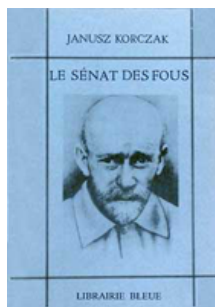


Le Sénat des fous de Janusz Korczak

Préface de Zofia Bobowicz



Nous avons le plaisir de partager avec vous la préface de *Le Sénat des fous* de Janus Korczak, gracieusement transmise par son auteur Zofia Bobowicz.

Le Sénat des fous de Janusz Korczak (1930, pièce de théâtre)

Titre original : Senat szaleńców

Traduit, adapté et préfacé par Zofia Bobowicz, Éd. Cahiers bleus

PREFACE

En 1930, dans l'appartement varsovien de l'actrice Irena Solska, fréquenté par les grands du théâtre polonais de l'époque, Janusz Korczak, amené là un soir par son ami Stefan Jaracz, célèbre acteur et directeur du théâtre Ateneum, lit devant une assistantce de choix un conte philosophique où il est question d'un Dieu fugueur qui, las de la publicité tapageuse que lui font les hommes, s'en va trouver refuge dans le cœur des enfants. Il présente ce monologue comme fragment d'une pièce sur laquelle il est en train de travailler, une sorte de « bouffonnerie lugubre » intitulée *Le Sénat des fous* dont l'action se déroule dans un établissement psychiatrique, lieu selon lui, où sont admises toutes les libertés. Le projet enchante Jaracz qui encourage Korczak à le poursuivre jusqu'au bout. La pièce à peine terminée, Jaracz décide de l'inclure au programme d'Ateneum et en confie la mise en scène à Stanislaw Perzanowska. La première eut lieu le 1er novembre 1931 avec, dans le rôle du Frère Triste, personnage central où l'on devine l'alter ego de Korczak, Stefan Jaracz lui-même. Elle fut suivie de trente représentations qui eurent un large écho dans la presse de l'époque. D'une manière générale, celle-ci vit dans la pièce une critique, débordante de sarcasme, du monde contemporain. Les jugements, toutefois, ne furent pas unanimes. Paradoxalement, c'est la revue d'extrême droite, *l'ABC*, qui chanta le plus haut sa louange, parlant d'une « belle pièce, sage et profonde ». Les critiques les plus avisés mirent l'accent sur l'aspect visionnaire de la pièce, l'intensité de la vie psychique qu'on y trouve, une originale « théâtralisation » de la vie à une époque où la mode s'attachait plutôt à saisir les reflets de celle-ci sur scène. Les plus sévères reprochèrent à Korczak son pessimisme sinon son passéisme doublé d'une « irritante naïveté », l'absence d'une intrigue véritable et les défauts de construction. Pour Antoni Slonimski, feuilletoniste aux prestigieuses *Wiadomosci Literackie* (Nouvelles Littéraires), Korczak aurait voulu « dans un verbiage de deux heures, régler tous les problèmes du monde : la guerre, l'eugénisme, la civilisation, la science, les questions sociales ». Et, bien avant l'avènement de Pinter, Beckett et Ionesco, l'un des critiques avançait déjà la thèse de « l'absurde programmé ». C'est peut être le compte rendu de Karol Irzykowski dans *Robotnik* (*L'Ouvrier*, n° 347) qui semble cerner de plus près les véritables intentions de l'auteur : « *Le Sénat des fous*, écrivait-il, s'érige de lui-même en tribunal de l'humanité. (...) Ses fous donnent extérieurement l'impression d'être fous, mais au-dedans ? Au-dedans, ce sont des hommes comme les autres, mais avec une âme où les misères du monde sont portées à l'état d'ébullition. Misères sociales, philosophiques, cosmiques. Ce sont donc des fous philosophiques, des hommes atteints de folie pour des milliers d'autres hommes. » Plus de vingt jours après la première représentation, Korczak déclarait dans une « interview » publiée dans *Glos Poranny* (*La voix du matin*, n° 293) qu'il considérait son œuvre comme une esquisse inachevée d'un projet plus vaste devant comprendre une suite de trois pièces conçue comme un tout. « Ce n'est pas une pièce qu'il faut ruminer, creuser, précisait-il, ce ne sont pas des idées neuves ni des constatations avec lesquelles l'esprit doit se familiariser. Tout au contraire, ce sont des choses bien connues, et le plus important n'est pas de comprendre, mais de sentir ; inutile de souligner le rôle que joue dans ce cas la scène ». Cette fois, c'est le théâtre qui devait servir de forum et de vérification aux idées du docteur Henryk Goldszmit qui allait devenir une des grandes figures de ce siècle.

Constance d'une vocation

« Une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois s'est ouvert ». Plus qu'un autre, Janusz Korczak dont la vie et l'œuvre, du début à la fin, ne font qu'un, semble avoir inspiré ces mots à Albert Camus.

Dans son Journal du ghetto, à quelques mois de sa mort dans les chambres à gaz de Treblinka où, le 5 août 1942, il allait accompagner, tel un père, les deux cents enfants juifs de l'orphelinat créé et dirigé par lui pendant plus de trente ans, il évoque la naissance de sa vocation : « Mon philosophe, disait grand-mère en me donnant des raisins secs. Il semble qu'à cette époque déjà je l'aurais initiée à mon audacieux projet visant à transformer le monde. Il fallait jeter tout l'argent. Ni plus ni moins. Comment et où le jeter, je ne devais sans doute pas le savoir. Je n'avais alors que cinq ans et le problème était d'une gravité gênante : que faire, pour qu'il n'ait plus d'enfants sales, déguenillés, affamés, avec lesquels on n'avait pas le droit de jouer dans la cour ? »

Henryk Goldszmit est né en 1878 (ou 1879) à Varsovie, dans une famille de l'intelligentsia juive aisée, bien assimilée et acquise aux idées libérales – digne représentante d'une élite juive peu nombreuse dans la Pologne de la fin du XIXe siècle. Son père, Jozef Goldszmit, avocat renommé, lui avait inculqué – sans pour autant renier les origines juives de la famille – l'amour de la langue et de la culture polonaises. Cette double appartenance judéo-polonaise, Janusz Korczak l'assumera pleinement jusqu'à sa mort. Son œuvre de médecin-pédagogue et d'écrivain humaniste sera celle d'un membre éclairé de la communauté juive sachant mettre au service des plus défavorisés l'aide philanthropique des organismes laïques juifs, mais offrant également, dans un esprit de totale ouverture, son savoir et son expérience à cette Pologne qui venait de ressusciter comme Etat indépendant et dont les efforts en matière d'œuvres sociales et de la protection de l'enfance avaient d'emblée gagné sa chaleureuse adhésion. Partisan-artisan d'un dialogue et d'une assistance mutuelle, prenant ses distances tant vis-à-vis des assimilateurs que des intégristes de l'époque, il nous apparaît aujourd'hui comme un véritable pionnier des rapports possibles entre Juifs et Polonais, rapports auxquels, hélas, l'Histoire récente apporta un cruel correctif.

A l'âge de onze ans, un événement tragique vient bouleverser la quiétude de son foyer familial : des troubles psychiques s'étant déclarés chez son père, celui-ci est transféré dans un asile pour aliénés où il mourra quelques années plus tard. La situation de la famille se dégrade rapidement. Pour aider sa mère et pouvoir terminer ses études secondaires, le jeune Goldszmit donne des leçons particulières. Son bac en poche, il décide de devenir médecin. Mais pas n'importe quel médecin. Encore lycéen, il rêve d'écrire un Grand Traité de l'enfant. Parcourant les rues des quartiers pauvres de Varsovie en compagnie d'amis dont bon nombre sont de jeunes socialistes polonais engagés dans la lutte politique et sociale, il constate à chaque pas une misère matérielle et morale qui le révolte. Il se met à écrire : reportages, articles, « interviews », feuilletons, qu'il envoie à la presse quotidienne et à des revues littéraires polonaises.

C'est à cette époque (1898) qu'il compose sa première pièce de théâtre, *Ktoredy Par quel chemin ?* et la signe « Janusz Korczak » qui est le nom du héros d'un des romans historiques de Ignacy Kraszewski, le célèbre romancier polonais du XIXe siècle. Il a déjà utilisé d'autres pseudonymes. Celui-ci deviendra son véritable nom d'auteur. Le texte de cette pièce n'ayant jamais été publié, nous pouvons cependant en juger par le compte rendu que le journal *L'Echo musical* en donnait le 14 avril 1899 : « Drame en quatre actes, conçu intelligemment, ouvert aux problèmes moraux liés aux aspects physiques de la vie. (...) L'auteur recourt aux moyens peu utilisés jusqu'ici sur une scène : de jeunes gens tiennent à l'adresse de jeunes filles des propos ouvertement choquants que ces demoiselles écoutent non seulement sans rougir, mais elles leur donnent encore des répliques appropriées. L'ensemble indique cependant une main douée, sans doute faite pour les travaux artistiques de la scène. » La suite de l'article nous apprend qu'il s'agit là d'une tragédie de famille : le personnage central, le Père ; est un « neurasthénique » visionnaire dont les bizarreries débouchent bientôt sur une maladie mentale, entraînant la ruine de la famille. Traumatisé par la maladie et la mort de son père, Korczak restera toute sa vie obsédé par le problème de la folie.

"J'ai pris pour fils l'idée de servir l'enfant et sa cause "

Le chemin de sa vie semble déjà tout tracé : il sera médecin et éducateur afin de soigner à la fois le corps et l'âme des enfants. Il croit déjà que l'on ne peut réformer le monde qu'en réformant l'éducation. Solidaire de la gauche militante, il restera toute sa vie en dehors des partis politiques juifs ou polonais quels qu'ils soient. Individualiste aux idées indépendantes, errant solitaire, il sera toujours un étranger, respecté certes, mais étranger quand même, dans tous les milieux de la société polonaise et juive de son temps.

Ses activités iront en se multipliant : il s'occupera des bibliothèques gratuites destinées aux enfants des bas quartiers de Varsovie, organise pour eux, petits juifs et polonais, à tour de rôle, les toutes premières colonies de vacances, fera un voyage à Zurich pour approfondir la connaissance de l'œuvre pédagogique de Pestalozzi. Jeune médecin mobilisé dans l'armée russe en guerre contre le Japon, il en profitera pour visiter, en 1905, les écoles villageoises à la frontière de la Chine. Démobilisé, il repartira dans les hôpitaux de Berlin et de Paris où il se spécialisera en pédiatrie. A son retour à Varsovie, il partagera son temps entre l'hôpital Berson et Bauman (qui dessert la population pauvre, surtout juive) et le travail social tout en continuant à écrire pour des revues scientifiques et littéraires. Son roman, *L'Enfant de salon*, publié en 1908, lui apporte la célébrité. Il devient un pédiatre en vogue, sollicité par une riche clientèle de snobs juifs ou polonais. Il

en profite pour soigner gratuitement les pauvres. C'est à cette époque qu'il décide de ne pas fonder de foyer. Voici ce qu'il en dit lui-même dans une lettre écrite en 1937 à un ami en Palestine : « C'était dans un parc près de Londres. (En 1907, il a fait un court voyage en Angleterre pour y visiter quelques établissements pédagogiques). Un esclave n'a pas le droit d'avoir des enfants, un juif polonais sous la domination des tsars. Je venais de tuer mon moi, c'est ainsi que je l'ai ressenti. Avec force et décision, j'ai conduit ma vie qui ne fut qu'en apparence désordonnée, solitaire, étrange. J'ai pris pour fils l'idée de servir l'enfant et sa cause ».

Il a été dit que c'est sous l'influence des théories scientifiquement admises à l'époque qui affirmaient l'origine héréditaire des maladies psychiatriques que Korczak avait refusé d'avoir des enfants et que c'est en sublimant sa libido qu'il s'était entièrement consacré aux enfants des autres. Si, aujourd'hui, nous aimons une réponse rationnelle à tout, la force, l'énergie et le désintéressement qu'avait mis Korczak à servir la cause de l'enfant, cette fidélité de toute une vie à « quelques images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert », son rayonnement charismatique, nous font penser qu'il existe aussi d'autres raisons, de celles qui échappent à la science, qui poussent un homme sur le chemin de la sainteté. La vocation de Korczak, la hauteur morale et spirituelle de sa silhouette nous semblent relever davantage d'un apostolat, mission à laquelle peu d'hommes savent répondre sans partage, quelles que soient les vicissitudes de leur vie personnelle.

La république démocratique des enfants

En 1911, le docteur Goldszmit choisit définitivement sa destinée. Après plusieurs années de démarches épuisantes, grâce aux fonds dégagés par une société philanthropique juive à caractère laïque, il arrive à créer son célèbre orphelinat pour enfants juifs, la Maison de l'Enfant, rue Krochmalna à Varsovie. Il diminue, puis abandonne complètement son service à l'hôpital et ses consultations privées, puis s'installe – dans une petite chambre sous les combles – à l'orphelinat dont il devient le directeur, le médecin et l'éducateur en chef. Il ne le quittera plus que pour faire la guerre de 1914 – 1918 dans l'armée russe d'abord, polonais ensuite, et pour quelques brefs voyages dont deux en Palestine, en 1934 et 1936, où l'appelaient ses anciens pupilles émigrés et où il a songé un moment s'établir lui-même, douloureusement déçu par la montée de la droite nationaliste en Pologne. Il organisera sa Maison de l'Enfant en une véritable république démocratique avec un tribunal qui règle les différends, un parlement qui promulgue des lois et la gazette murale qui relate au jour le jour la vie de l'internat. Ces institutions concernaient non seulement les petits pensionnaires mais aussi les membres de l'équipe éducative, Korczak y compris. Le code du tribunal, en particulier, était un chef-d'œuvre d'intelligence, d'humour et de bonté : il consistait à une longue liste des « punitions » dont toutes, sauf les deux dernières, étaient symboliques ; le tribunal où les juges étaient enfants devenait ainsi une école de pardon qui remplaçait avec efficacité la discipline habituelle qui lègue tout le pouvoir à l'adulte. Ici, les enfants, êtres à part entière pour Korczak, recevaient le respect qui leur était dû et apprenaient à respecter les autres.

En 1924, Korczak met sur pied sa seconde entreprise de grande envergure : un hebdomadaire à grand tirage, supplément d'un quotidien juif en langue polonaise, entièrement rédigé et dirigé par les enfants et les adolescents qui s'y exprimaient en toute liberté. La Petite revue aura des centaines de milliers de lecteurs : elle formera plusieurs milliers de correspondants venus de toutes les couches de la société juive polonaise auxquels se joindront petit à petit des enfants polonais, certes en nombre restreint : ce fut la toute première amorce d'un dialogue et d'une écoute basée sur le respect mutuel où les deux parties se reconnaissaient le droit à la différence. L'entrée des nazis en Pologne, en 1939, mettra fin à l'existence de ce journal unique au monde.

En octobre 1940, l'orphelinat doit déménager dans le ghetto qui vient d'être créé. La vie y devient bientôt un enfer, mais les enfants de Korczak, grâce à sa personnalité et à ses démarches incessantes auprès des riches de la communauté, vivent dans des conditions où le minimum vital d'alimentation leur est assuré et, surtout, cette sécurité affective qui leur est plus nécessaire que jamais. En 1942, quinze jours avant l'extermination finale, les enfants jouent Amal ou la lettre du roi, une pièce du poète et philosophe indien Rabindranath Tagore. Interrogé sur le choix de cette pièce où l'on voit un enfant malade, enfermé dans sa chambre, qui meurt en rêvant qu'il court dans les champs, Korczak répond qu'il est nécessaire d'apprendre à accepter la mort avec sérénité. Tout aura été tenté pour sortir du Ghetto, lui et une partie de ses enfants, Korczak aura toujours refusé toute aide de ses amis dès l'instant qu'elle ne pouvait concerner l'ensemble de l'orphelinat. Le 5 août 1942, quand les Allemands viennent le chercher, lui et ses deux cents orphelins pour les emmener au train de Treblinka, leur dernier voyage, la dignité de la scène où l'on voyait Korczak les yeux levés au ciel et tenant par la main deux petits enfants, marcher à la tête d'un long défilé ordonné en rangs par quatre, laissa tous les témoins présents à la place Umschlag, muets d'admiration. Emmanuel Ringelblum cite le témoignage de Nachum Remba, l'ex-secrétaire de la Communauté juive de Varsovie : « Ce n'était pas habituelle marche vers les wagons de la mort, ce fut une protestation organisée et muette contre le banditisme, (...) les premiers bataillons juifs qui allaient à la mort avec dignité, jetant aux barbares des regards débordants de mépris. »

"L'Homo Rapax"

Savant doublé le poète, tribun de l'enfant, Korczak aura milité toute sa vie pour une humanité plus humaine. Observateur lucide de son siècle qui lui a fait vivre deux guerres et deux révolutions, il assiste, dans cette Pologne enfin libre qu'il aura appelée de tous ses vœux, à la lente montée des psychoses collectives, à tous les drames et contradictions inhérents à la société des années trente, l'antisémitisme y

compris. « Peut-être les hommes se divisent-ils en seulement deux espèces : homo rapax vulgaris et, - en un pourcentage moindre – homo sapiens ? » écrit-il en 1929 dans sa préface à la seconde édition de *Comment aimer un enfant*, son ouvrage essentiel. Un drame personnel s'ajoute alors à ses déceptions d'humaniste : sa mère contracte le typhus qu'il lui aura lui-même transmis en travaillant à l'hôpital des maladies infectieuses à Lodz, et meurt en 1920. Dououreusement affecté, Korczak s'adonne avec plus d'acharnement encore à ses multiples activités. Dans ces années vingt, il aura écrit six nouveaux livres, achevé la construction d'un second orphelinat, destiné aux enfants catholiques cette fois, réussi le lancement de la *Petite Revue*, tout cela sans interrompre son travail de médecin-éducateur et d'expert auprès des tribunaux pour mineurs, ni ses cours à l'Institut de Pédagogie Spéciale et à l'Université Libre de Varsovie.

C'est en cette période de travail intense qu'il compose *Le Sénat des fous*, cette pièce noire et désespérée où résonnent tous les malheurs du monde et dont le titre, inspiré par « Sagesse » de Verlaine, fait référence, indirectement, à saint Augustin. C'est une manière, pour lui, de s'entretenir avec Dieu, un Dieu sans église, Dieu de sa solitude et de sa conscience de Juste. Si, jusqu'ici, il semble ne se préoccuper que du sort de l'enfant (« Les générations futures représentent aujourd'hui l'unique religion créatrice »), la voix de Korczak, auteur dramatique, concerne l'humanité dans son ensemble et prend des accents prophétiques : visionnaire, il dépasse ici le cadre de la temporalité pour embrasser le destin de l'homme dans son passé, son présent et son futur. Le « catastrophisme », ce courant littéraire qu'explorent nombre de ses contemporains, n'explique qu'en partie l'atmosphère du *Sénat*, tout comme le thème de la folie, persistant, certes, tout au long de sa vie, ne justifie que partiellement le choix de placer l'action de sa pièce dans un hôpital psychiatrique. Si la plupart de ses héros sont des malades mentaux, ce n'est pas l'aspect clinique de leur maladie qui retient l'attention de l'auteur. L'hypothèse de la mode (*Les Revenants* d'Ibsen, *Henri IV* de Pirandello) ne semble pas davantage convaincante. Si parenté il y a, il faudrait plutôt aller la chercher du côté de la grande tradition romantique du théâtre polonais dont l'exemple le plus éloquent son *Les Aïeux* de Mickiewicz. Comme ses grands prédécesseurs, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski ou, plus près de nous, Wyspianski – l'auteur des *Noces* et de *la Nuit de Novembre* – Korczak renverse les canons de la dramaturgie. Il ignore tout de la frontière entre le réel et l'imaginaire et introduit librement d'étranges symboles qui n'obéissent qu'à leur propre logique. A une différence près cependant : c'est toujours une Pologne souffrante que l'on retrouve dans les drames de Mickiewicz, Slowacki, Krasinski ou Wyspianski, alors que Korczak, lui, apparaît sur ce plan plus proche de cet autre visionnaire du théâtre polonais, Stanislaw Witkiewicz dit Witkacy qui, situé à l'extrême pointe de l'avant-garde littéraire polonaise des années trente, se complaît comme lui à « assembler tous les démons de l'humanité saisis au plus profond de l'être », pour reprendre les propos de Bronislaw Horowicz, réalisateur et présentateur du *Sénat des fous* à France-Culture. Seulement, si l'écriture théâtrale constituait pour tous ces créateurs un but en soi, pour Korczak – qui, même écrivain, reste un pédagogue, - ce n'était qu'un moyen parmi d'autres pour secouer les consciences, un moyen privilégié cependant, croyait-il, à cause de la catharsis inhérente à la scène qui lui permettait d'aller plus loin que dans ses ouvrages scientifiques ou littéraires. Son établissement psychiatrique est un micro-univers où « tout le monde est malheureux, les opprimés et les oppresseurs, tous attendent ». Où, face au démantèlement de toutes les valeurs, le *Frère Triste*, l'alter ego de Korczak, voit (l'observe encore Bronislaw Horowicz) « en un seul et même homme allié et ennemi, esclave et rebelle, bourreau et martyr, criminel et justicier, foudre et arc-en-ciel » ; et, ce qu'il prêchera « est non pas l'oubli, non pas le pardon, non pas la compassion, mais la fraternité de tous les hommes », cette compréhension essentielle à la dignité de tous. Pour avoir imaginé cet univers sans hypocrisie, libéré ainsi de toute auto-censure (on peut faire dire à un fou ce qu'on n'oserait pas mettre dans la bouche d'un homme dit sensé) Korczak aura réussi à créer une œuvre qui demeure toujours d'une étonnante actualité. En cette fin de siècle dont nous maîtrisons si mal les conflits, où les progrès mêmes de la science semblent ne rien pouvoir contre le déchaînement des haines et laissent l'homme sans espoir face à sa solitude, les paroles de Korczak frappent nos consciences fatiguées avec une force redoublée : prophétiques, hier, car annonciatrices des crimes du nazisme, elles continuent aujourd'hui à sonner à l'alarme ; que nous nous y reconnaissons, c'est déjà une thérapie. Le Vieux Docteur Goldszmit connaissait bien son métier !

Zofia Bobowicz